

NATALIE DANIELS

**DES LIENS
TROP ÉTROITS**

SUEURS FROIDES

DENOËL



Des liens trop étroits

NATALIE DANIELS

Des liens trop étroits

roman

Traduit de l'anglais par Pierre Ménard

DENOËL

Titre original :

Too Close

Éditeur original :

Corgi, 2019

© Clara Salaman, 2019

Couverture : Constance Clavel

Images : © plainpicture/Millennium/Alicja Brodowicz

Et pour la traduction française :

© Éditions Denoël, 2019

« Qui pourrait arrêter l'avalanche du chagrin une fois qu'elle s'est déclenchée?... »

EURIPIDE, *Médée*.

Comment tout a commencé

C'est curieux mais tout le monde la trouve belle : sa beauté a fini par devenir une sorte d'évidence, on l'a si souvent évoquée qu'il ne viendrait à l'idée de personne de la remettre en cause. Pourtant, la première fois que je l'ai aperçue dans le parc, il y a maintenant un certain nombre d'années, je ne peux pas dire que cela m'ait particulièrement frappée. Non, il a fallu du temps pour que sa beauté m'apparaisse. Elle n'était pas très grande, avec des cheveux blonds et des veines pâles qui couraient le long de ses tempes. Des cernes soulignaient ses yeux bruns — ce qui est je ne l'ignore pas l'apanage de tous les parents — et sous un certain angle son nez constellé de taches de rousseur paraissait vaguement tordu, comme si elle avait reçu un coup de poing. Elle avait une façon très particulière de vous regarder en biais de ses grands yeux foncés, qui clignaient un peu trop souvent. En bref, elle m'avait fait l'effet au premier abord d'une femme plutôt anxieuse.

J'étais en retard pour aller chercher Annie à la crèche et j'avais trouvé ma fille assise toute seule sur le banc, adossée au mur sous une rangée de portemanteaux vides et serrant fièrement dans sa main un bâton de sucette au sommet duquel était fixé un petit morceau de tissu rouge.

« Désolée pour le retard, ma chérie », dis-je en m’asseyant à côté d’elle, heureuse de pouvoir reprendre mon souffle. « Qu’as-tu donc confectionné là? » ajoutai-je en regardant la tige qu’elle tenait à la main.

Karl était plus doué que moi pour ce genre de choses. Chaque fois que les enfants rapportaient de l’école une horreur quelconque, il s’extasiait comme s’ils étaient de futurs Léonard de Vinci. Si on l’avait laissé faire, la maison aurait vite ressemblé à l’un de ces intérieurs hideux qu’on voit à la télé, remplis d’informes statuettes en argile et de papiers froissés couverts d’éclaboussures bariolées.

« C’est un coquelicot. »

Évidemment... Le 11 novembre approchait et la crèche ne ratait jamais une occasion d’encourager la créativité des enfants.

« Il est très beau! Sais-tu pourquoi tu l’as fait? Et pour qui? »

J’étais souvent en retard, j’oubliais les dates des fêtes et des barbecues auxquels l’école nous conviait — mais je savais tout de même me montrer un tant soit peu pédagogue lorsque les circonstances s’y prêtaient.

Elle me regarda et me tendit son bout de bois. « Pour toi? »

— Non, dis-je. Je te demande pour quelle raison tu as fait ça. Dans quel but?

— C’est pour se souvenir, dit-elle.

— C’est exact. » Ma fille était un génie. « Se souvenir de quoi? »

Elle n’en avait pas la moindre idée et secoua la tête de droite à gauche, agitant du même coup ses boucles angéliques. Ce n’était pas la première fois que je m’émerveillais d’avoir mis au monde une petite fille aussi adorable.

« C’est en mémoire de tous les soldats qui sont morts sur le front », dis-je d’un air enjoué que rien ne justifiait vraiment.

Elle leva la tête vers moi, les yeux écarquillés et la bouche

arrondie, puis fronça les sourcils et se frappa la tête du plat de la main.

« Sur *le front*? » s'étonna-t-elle.

Elle était tellement adorable que j'avais parfois envie de la manger toute crue.

« Allons acheter des bonbons, dis-je. Puis nous irons au parc. »

Annie était donc partie en courant devant moi, les joues pleines de Smarties. Elle avait un petit côté kamikaze. Le temps que je l'aie rejointe, elle était déjà au sommet du toboggan et se penchait en avant, la bouche ouverte et le visage congestionné, regardant avec détresse la cascade colorée de Smarties qui dégringolait le long de l'échelle jusque sur le sol matelassé destiné à amortir les chutes. Une autre petite fille se tenait au pied de l'échelle et ramassait soigneusement les bonbons avant de les fourrer dans sa bouche, le plus vite qu'elle pouvait.

« Non! Non! Non! » s'écriait Annie en apostrophant cette sale petite profiteuse.

La mère ne faisait pas attention à la scène, occupée sur son banc avec une fillette plus âgée. Je me mis à ramasser les Smarties et elle me rejoignit bientôt, regardant avec toute la sévérité et la désapprobation qui s'imposaient sa fille aux joues gonflées de bonbons.

« C'est *vilain*, Polly! Ces bonbons ne sont pas à toi. »

Je vais vous faire une confidence. Je me souviens fort bien qu'il y avait quelque chose dans sa voix, à cet instant précis, qui éveilla immédiatement mes soupçons. Cela ne tenait pas à son intonation, qui était calme et mesurée, ni à la nature de ses propos — qui n'avaient d'ailleurs rien d'extraordinaire. Non, c'était une impression plus intangible, plus viscérale : il y avait dans sa façon de s'exprimer quelque chose de profondément rassurant et d'inquiétant à la fois. J'ai le même genre de

réaction lorsque j'entends sonner les cloches d'une église. Vous allez décidément me trouver bizarre...

Pendant des années cette journée est restée pour moi le modèle parfait montrant qu'il ne faut PAS se fier à sa première impression, si trompeuse soit-elle. Car la vérité c'est que durant ces toutes premières minutes j'avais éprouvé à son égard une aversion aussi violente qu'inexplicable, accompagnée d'un douloureux serrement au cœur, comme si j'avais reçu un signal d'alarme du grand marionnettiste censé tirer les ficelles au-dessus de nos têtes.

Nous échangeâmes quelques propos aimables au sujet de nos enfants et fûmes bientôt obligées de nous asseoir toutes les deux sur le banc tandis que les trois fillettes, déjà complices, partaient à la recherche des escargots en ayant oublié leur querelle avec cette insouciance enviable de l'enfance.

« Vous habitez le quartier? lui demandai-je.

— Juste derrière la piscine, dit-elle avec un vague mouvement du menton. Nous venons d'emménager.

— Oh! Dans quelle rue?

— Brixton Road.

— Vraiment? De quel côté? »

Nous découvrîmes ainsi que nous étions voisines. Elle habitait juste à l'angle, à quatre allées de chez nous. Je pouvais même apercevoir sa maison depuis la mienne, par la fenêtre de derrière. Notre conversation prit alors un tour plus consistant, attendu que nous allions être amenées à nous fréquenter en raison de cette proximité géographique. Qu'est-ce qui nous pousse, nous les femmes, à nous situer d'emblée sur le terrain de l'intimité? À notre place, deux hommes n'auraient même pas engagé la conversation.

J'avais ouvert le panier du goûter d'Annie, où je piochai quelques fraises ramollies. De fil en aiguille, notre conversation

délaissa l'évocation du quartier et nos progénitures respectives pour aborder des sujets plus personnels.

« Que faites-vous dans la vie? me demanda-t-elle.

— J'écris. »

Sans marquer la moindre pause elle s'exclama : « Moi aussi j'écris! » La manière dont elle avait prononcé ces mots et la vitesse avec laquelle elle avait réagi témoignaient de toute évidence d'un esprit de compétition. Je sentis mon cœur se serrer à nouveau.

« Qu'écrivez-vous? demandai-je en lui tendant une fraise écrasée, qu'elle refusa.

— De la poésie. »

Je la considérai d'un autre œil. C'était intéressant car le plus souvent personne *n'avoue* écrire de la poésie...

« Quand l'inspiration me vient », ajouta-t-elle.

Excusez-moi si j'ai l'air un peu rosse, mais jamais une femme qui écrit ne dirait une chose pareille. C'est une réflexion *d'amateur*. (Une femme qui écrit ne peut pas se payer le luxe d'attendre l'inspiration, elle avance quoi qu'il advienne, relève le défi, vit dans la précarité et renonce à tout pour être l'esclave de son art.) Je n'en laissai rien paraître mais j'imagine qu'à ma manière j'appuyai sur le point sensible.

« C'est votre métier?

— Non, non... »

C'était bien ce que j'avais pensé : ce n'était PAS un écrivain.

« Je m'occupe... ou plutôt je m'occupais d'une galerie. Vous avez de... »

Elle désignait mon menton, où du jus de fraise avait coulé. Je l'essuyai. Elle secoua la tête en montrant à nouveau mon menton, que j'essuyai donc une deuxième fois.

Et tout à coup — je ne sais comment vous jugerez son geste, mais cela peut passer pour une réaction maternelle — elle

fit quelque chose qui me parut d'une étrange intimité, sur le moment même : elle lécha son doigt et le passa furtivement sur mon menton. Mais elle dut insister — le jus de fraise était tenace — et je ne pouvais m'empêcher d'observer en même temps ses taches de rousseur, le contraste de ses cheveux blonds et de ses yeux bruns. J'étais sur le point de l'interroger sur cette affaire de galerie lorsqu'elle s'exclama : « Vous sentez vraiment bon. Quel parfum utilisez-vous ? »

Voilà qui témoignait à nouveau d'une étrange intimité, vous ne trouvez pas ? Faire allusion à *l'odeur* de quelqu'un dont on vient de faire la connaissance... Quoi qu'il en soit, je ne sais pas résister aux compliments et mon visage devait rayonner.

« Je vous remercie ! C'est un Jo Malone, au citron vert et au basilic. »

Elle sourit. Elle avait de belles dents blanches, comme dans les publicités.

« Il est exquis », dit-elle.

C'était bien mon avis mais cela faisait plaisir de se l'entendre dire. Pourquoi éprouvons-nous toujours le besoin de faire des compliments, nous les femmes ? Il doit s'agir d'une tactique de survie ancestrale, étant donné que nous le faisons toutes (certaines avec moins de succès que d'autres, à en croire ce qui m'est finalement arrivé). *A posteriori*, je me dis que ce sont sûrement ses compliments qui m'ont empêchée de prêter attention aux signaux d'alarme pourtant perceptibles que je recevais. Cela n'est-il pas un peu pathétique ?

« Que fait votre compagnon ? me demanda-t-elle.

— Il est consultant en communication », répondis-je, ce qui cloue généralement le bec à la plupart des gens. Elle n'échappa d'ailleurs pas à la règle. « Et votre mari, que fait-il ?

— Ma femme, en fait. Elle travaille à la télé. »

Ce fut à mon tour d'avoir le bec cloué. Elle était lesbienne.

Voilà qui nous changeait agréablement. Un peu de diversité ne ferait pas de mal à ce quartier. D'année en année, les élèves à l'école avaient la peau plus blanche et les cheveux plus blonds. Et leurs parents se ressemblaient de plus en plus, avec un nombre croissant d'hommes en pantalon de velours côtelé rose saumon et de femmes aux cheveux platinés. J'eus aussitôt envie de l'interroger au sujet des filles : qui était leur mère biologique ? Qui était leur père ? Comment l'appelaient-elles ? Toutes ces questions évidentes que chacun brûle de poser dans ce genre de contexte, sans trop s'y risquer. Mais d'autres interrogations plus insidieuses se bousculaient en moi. Comment avait-elle su qu'elle était lesbienne, par exemple ? Cela m'intriguait. J'avais toujours été hétéro pour ma part, l'idée de faire l'amour avec une femme ne m'avait jamais attirée. J'aimais *vraiment* les hommes. J'aimais leur corps, leurs différences, leur masculinité. Mais je m'abstins de lui poser la moindre question, cela va sans dire. J'essayai juste de lui donner l'impression que cela m'était indifférent.

« J'aime votre frange, reprit-elle. Vous me direz où on peut trouver un bon coiffeur par ici ? Je ne connais absolument pas le quartier. »

Elle tapotait ses fins cheveux et me regardait en biais, comme c'était visiblement son habitude. Je dois reconnaître que j'étais particulièrement sensible aux compliments ce jour-là car je sortais justement de chez le coiffeur et je ne me sentais pas très sûre de moi. L'employée s'était montrée un peu expéditive, et en quittant le salon je m'étais entrevue de profil : on aurait dit que j'avais une espèce de cochon d'Inde juché au sommet du front.

« Bien sûr. Il y en a un non loin de la bibliothèque », dis-je en me penchant pour voir ce que fabriquait Annie, qui émettait des bruits inquiétants. Elle avait la spécialité de partir se cacher

et de chier au milieu des buissons. Ma fille est un peu trop sauvage, il faut bien le reconnaître.

« Je m'appelle Ness, au fait, me dit la mère en tendant la main.

— Et moi Connie », répondis-je en la saisissant.

Voilà. Les présentations étaient faites, le lien établi.

Tout cela semble s'être déroulé il y a bien longtemps à présent, comme dans une autre vie. Il m'arrivait à l'époque de croiser des sans-abri dans la rue, recroquevillés sous des porches infestés d'urine, et de me demander : *Comment une vie peut-elle si mal tourner?* Eh bien, je le sais à présent : c'est extrêmement facile. On pourrait croire qu'il s'agit d'un lent processus de dégradation, mais le fait est que tout peut basculer d'une seconde à l'autre, parfois même au détour d'une remarque triviale. Comme lorsqu'on accepte l'invitation d'une inconnue qui vient d'emménager dans Brixton Road, par exemple.

Je regarde par la fenêtre l'arbre nu qui gémit et je suis surprise, une fois encore, de me retrouver dans une telle situation. Comme s'il s'agissait d'une erreur. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui m'est arrivé. Mon corps lui-même est méconnaissable. Mon poignet gauche est tailladé en plusieurs endroits. On dirait que mon bras droit, mon torse et ma cuisse droite ont été plongés dans de la teinture rouge, ma peau est couverte de cicatrices, de croûtes qui pèlent et durcissent. Pourtant les murs de cette pièce commencent à me devenir familiers. Je sais qu'il est onze heures parce que j'entends miss Qui Couine arriver à l'autre bout du couloir et que j'occupe la chambre du fond. Elle est d'une ponctualité exemplaire. Je ne pense pas être ici depuis très longtemps mais je peux me tromper. Les jours se succèdent et se ressemblent tous. Miss Qui Couine a l'impression que je ne fais jamais rien le matin alors que je me concentre. Il y a de la tempête aujourd'hui mais le temps n'arrive pas à se fixer, il change sans arrêt. Mon attention est bien fixée quant à elle. Je ne quitte pas cette feuille des yeux, comme je le fais depuis que je suis ici. Elle se dresse au sommet de l'arbre qui marque la limite de mon champ de vision. On m'a dit qu'un jardin descendait plus bas en pente douce et rejoignait une rivière. Enfin,

je dis une rivière mais il s'agit plus vraisemblablement d'un minuscule cours d'eau, nous sommes à Londres, après tout. Cette feuille isolée est agitée par de violentes rafales mais pour une raison quelconque elle s'accroche à la vie, en dépit de toute sa futilité. J'ai la plus grande admiration pour la bravoure dont elle fait preuve.

Les couinements redoublent, les roues crissent sur le sol, elle se rapproche. Je ne parviens pas à détacher les yeux de cette feuille, j'ai l'impression qu'elle n'attend qu'un instant d'inattention de ma part pour tomber. Cette pensée me ronge au point qu'il m'arrive de me réveiller en pleine nuit et de me lever pour aller vérifier qu'elle est toujours là, à la lueur orangée du lampadaire qui se dresse dans la rue, de l'autre côté du mur d'enceinte.

Miss Qui Couine déverrouille la porte, frappe d'un air indifférent et entre dans la pièce sans m'avoir laissé le temps de réagir. Cela m'est égal. Je n'ai strictement rien à lui cacher. Je l'écoute traverser la pièce. Ses chaussures sont souples, leurs semelles en crêpe, elle a sacrifié depuis longtemps l'élégance au profit du confort. C'est son chariot qui couine. Elle s'arrête devant moi, je suis bien obligée d'abandonner ma feuille. Elle est particulièrement peu séduisante aujourd'hui, son front est sillonné de rides et de plis, une cicatrice déforme sa lèvre inférieure.

« 'Jour », lance-t-elle d'une voix morne en me tendant mes médicaments et en me versant un verre d'eau à l'aide d'un pot en plastique jadis transparent mais devenu d'un gris opaque au fil du temps. L'eau est tiède et a un goût de plastique. J'avale mes comprimés.

« Ça fait mal », dis-je.

Je ne reconnais pas ma propre voix. On dirait une vieille scie rouillée.

« Comme d'habitude, Connie », répond-elle.

Elle est debout alors que je suis assise et ma tête est au niveau de ses épaules. Je remarque deux taches sombres sous ses aisselles, qui tranchent sur son uniforme bleu clair. J'ai tendance à transpirer moi aussi et je lui donne un conseil.

« Vous devriez essayer le Perspirex, lui dis-je. C'est efficace contre la transpiration. Vous en trouverez probablement chez Boots. »

Elle ne fait jamais très attention à ce que je lui dis. Et d'ailleurs elle lit du coin de l'œil le *Daily Mail* qui est déplié sur son chariot. Elle n'est pas censée me laisser voir les journaux.

« Et pourquoi aurais-je besoin de vos conseils, Constance? Moi au moins, je rentre dormir chez moi le soir. »

Quelle salope.

« Vous ne devriez pas parler de la sorte aux invités, dis-je.

— Vous n'êtes pas une *invitée* », me rétorque-t-elle sans méchanceté en me tendant deux autres comprimés et sans quitter son journal des yeux.

Elle lit l'article qui est à la une, à côté de la photo d'un terroriste à la barbe broussailleuse. À moins qu'il ne s'agisse d'une vedette du showbiz. Le look fondamentaliste s'est curieusement développé ces derniers temps. Depuis quand est-il de bon ton de poser des bombes et de massacrer les gens? Mais voilà que je me mets à parler comme ma mère.

« Quelqu'un est-il allé chercher ma mère pour qu'elle puisse me rendre visite? »

Elle s'interrompt, lève les yeux de son journal et me dévisage.

« Quand allez-vous arrêter de faire l'idiote? » me dit-elle — ce qui lui rappelle visiblement quelque chose car elle se penche brusquement, ses énormes cuisses tendant au maximum son pantalon en polyester, et attrape un vieil ordinateur portable sur l'étagère inférieure du chariot. « Le Dr Robinson m'a demandé de vous donner ça », dit-elle en poussant un soupir

désapprobateur, avant de poser l'engin sur la petite table à côté de moi. « Il est chargé », précise-t-elle.

Je regarde le portable en me demandant s'il serait possible de me connecter.


« Vous n'aurez pas accès à Internet, dit-elle en dissipant mes maigres illusions.

— Pas de porno gratos, dans ce cas », dis-je. Je suis décidément de bonne humeur ce matin.

Miss Qui Couine se fend d'un sourire, ou plus précisément retrousse ses babines. Je remarque — ce n'est pas la première fois — qu'elle a plutôt de jolies dents, légèrement penchées vers l'intérieur, comme celles d'un requin. Je me souviens alors qu'elle ne peut pas me voir en peinture.

Hier, ou peut-être s'agissait-il d'un autre jour, nous regardions la télé dans la pièce prévue à cet effet, Sita la Dingue et moi. La salle de télévision est vide en dehors du poste de télé fixé au mur et d'un canapé et d'un fauteuil en plastique, tous deux vissés au sol. Sita la Dingue est amoureuse du médecin blond qui tient le rôle principal dans les rediffusions de *Embarrassing Bodies*¹. Elle est complètement obsédée par ce type. Elle voudrait être enfermée avec lui à l'intérieur d'une pièce blanche dans un centre hospitalier quelconque. Nous aimons toutes les deux cette émission et demandons sans cesse à la regarder. Rien de tel que les malheurs des autres pour vous redonner le moral, le procédé marche à tous les coups. L'épisode en question montrait notre blondinet en train de farfouiller dans les replis intimes de Sharon (d'Hartlepool) et cherchant à détecter la présence d'éventuelles verrues vaginales. Sharon elle-même pouvait difficilement atteindre cette zone reculée de son anatomie

1. Émission de la télévision anglaise, où les gens font appel à une équipe de médecins pour résoudre leurs problèmes physiologiques ou leurs malformations. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)



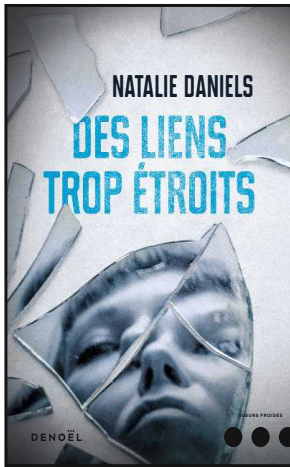
Le coup de foudre amical, ça existe. Depuis qu'elles se sont rencontrées au parc, Connie et Ness partagent tout, leurs joies et leurs peines, jusqu'à leurs familles qui ne semblent en former qu'une. Cette relation sans nuages tourne pourtant au cauchemar lorsque Ness divorce et devient de plus en plus étouffante.

Quelques mois plus tard, Connie se réveille dans un hôpital psychiatrique, accusée d'un crime atroce dont elle n'a pas le moindre souvenir...

***DES LIENS TROP ÉTROITS EST L'AUTOPSIE GLAÇANTE
D'UNE AMITIÉ TOXIQUE,
LA PLONGÉE D'UNE FEMME DANS LA FOLIE.***

Natalie Daniels est le pseudonyme de Clara Salaman. Née en Angleterre, elle est écrivain, scénariste et actrice pour la télévision et le théâtre.

DENOËL



Des liens trop étroits Natalie Daniels

Cette édition électronique du livre
Des liens trop étroits de Natalie Daniels
a été réalisée le 20 février 2019
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782207136546 - Numéro d'édition : 311022).

Code Sodis : N86596 - ISBN : 9782207136560.

Numéro d'édition : 311024.